

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 12 (1891)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Exploration de la Sangha supérieure  
**Autor:** Gaillard  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-134200>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

cette noble cause. Si la composition mixte de la première Société suisse anti-esclavagiste a été pour beaucoup d'entre eux une pierre d'achoppement, aujourd'hui que cette pierre est ôtée de leur chemin, ils s'empres-  
ront de donner leur adhésion à la nouvelle Société et d'apporter leur concours effectif au comité d'initiative que vont former MM. Naville et Ruffet. Celui-ci ne ménage ni son temps ni ses forces au service de l'affranchissement des esclaves et de leur relèvement. Il a plaidé leur cause en public et en particulier pendant ses vacances, et le 22 septembre encore, il en entretenait un public sympathique à Lausanne, dans le temple de Saint-François. Le nouveau comité se sentira puissamment soutenu et encouragé par l'appui de tous les protestants de bonne volonté de la Suisse romande, en attendant que la propagande se fasse parmi nos coreligionnaires de langue allemande. Il serait vraiment déplorable que les protestants de la Suisse se laissassent influencer par les affirmations de tels ou tels publicistes qui, ne voulant pas entrer eux-mêmes dans l'œuvre anti-esclavagiste, n'ont pas craint d'empêcher leurs lecteurs d'y entrer, en se servant soit de leurs préjugés anti-catholiques, soit d'interprétations erronées de certains passages du Nouveau-Testament. La cause des victimes de la traite et de l'esclavage nous demande autre chose que des expressions de sympathie plus ou moins platonique. Aussi, avec M. le professeur Georges Godet, souhaitons-nous à l'œuvre de libération et de relèvement que vont entreprendre les hommes de cœur de l'Alliance évangélique « d'être largement soutenue et de faire beaucoup de bien. »

---

## EXPLORATION DE LA SANGHA SUPÉRIEURE

par M. GAILLARD

Aux renseignements fournis sur la Sangha par l'exploration de M. Fourneau mentionnée dans notre dernier numéro (p. 269-270), nous pouvons ajouter ceux que nous a apportés le rapport de M. Gaillard, adressé à M. Savorgnan de Brazza, du poste de la Sangha, le 10 mai 1891. Monté sur le steamer le *Ballaz*, il devait explorer la rivière jusqu'au point où elle cesse d'être navigable. Parti de Brazzaville, le 11 janvier, il atteignait, le 3 février, le confluent de la rivière N'Goko, recon-  
nue l'année dernière par M. Chollet. En face de ce confluent, sur une île de la Sangha, est établi le village de Muiganga, chef très riche, puissant et redouté. M. Gaillard y fonda un poste, sur la rive gauche, par

1°36' lat. nord. Il obtint que Muiganga convoquât dans son village tous les chefs relevant de son autorité, et, dans une grande réunion, il fit l'échange du sang avec Muiganga qui, en présence de ses vassaux, reconnut le droit d'occupation des Français et déclara se soumettre à leur autorité en acceptant les conditions suivantes :

Abolition des sacrifices humains, liberté entière de navigation pour toutes les pirogues indigènes, engagement d'avoir recours à l'arbitrage de la France pour toutes les difficultés ou contestations entre les peuplades avant de faire aucun acte d'hostilité.

Appuyé par la canonnière *Djoué* et par les vapeurs *Ville-de-Paris* et *Holland*, M. Gaillard remonta la N'Goko, ne rencontrant que des dispositions favorables chez les indigènes. Il en profita pour aplanir des difficultés qui divisaient les villages de cette contrée. Sa médiation fut accueillie avec empressement par les villages d'Ouessou, Issongo et Tinguionioko, qui firent la paix. A la suite de palabres, il se fit rendre des femmes retenues prisonnières, des défenses d'ivoire, des marchandises volées, et remit le tout à qui de droit en faisant payer par les coupables des indemnités convenables.

Le point extrême qu'il atteignit sur la N'Goko se trouve au village de Molondo, au confluent des rivières Boumba et Lobi, par 2°03' lat. nord. D'après les renseignements qu'il recueillit, la N'Goko prendrait sa source dans le massif qui donne naissance à l'Ivindo et à ses affluents de gauche.

M. Gaillard constata que les Bakota du haut Ogôoué sont en relations commerciales suivies avec les indigènes de la N'Goko, chez lesquels il retrouva et reconnut toutes les marchandises françaises qui ont cours dans les environs de Franceville. Les Bakota remontent l'Ivindo ou un de ses affluents de gauche, puis ils arrivent par terre dans le bassin de la N'Goko. La contrée lui paraissant riche, il fit immédiatement acte d'occupation. Le gérant des factoreries hollandaises comprit l'importance qu'il y aurait pour lui à s'établir en ce point riche en ivoire, et demanda une concession de terrain pour l'établissement d'une factorerie dont la construction fut bien vite commencée.

De retour au poste de la Sangha, le 24 mars, M. Gaillard constata une crue des eaux de 50 centimètres et s'empressa d'en profiter pour remonter la rivière aussi haut que possible. Après douze jours de navigation, il atteignit le pays des Bakota par 3°30' 15" lat. nord, à un endroit où se rejoignent la Likélé et la Massiéba, deux bras importants dont est formée la Sangha. Il voulut explorer ces cours d'eau, mais il fut bientôt

arrêté par de nombreuses digues de cailloux qui en rendaient la navigation impossible, en sorte qu'il ne put dépasser 3°42' lat. nord dans la Likélé et 3°31' lat. nord dans la Massiéba.

Dans tous les villages qu'il rencontra le long de ces deux rivières, il fut accueilli avec la plus grande faveur. Il constata que les Bakota qui en occupent les rives sont en relations indirectes avec les Arabes, qui leur fournissent des fusils à silex, de la poudre et des perles anglaises contre de l'ivoire. Les traitants musulmans viennent jusqu'à trois ou quatre journées de marche de l'embouchure de la Likélé.

M. Gaillard estime qu'il sera possible d'importer dans le bassin supérieur de la Sangha toutes les marchandises européennes qui y sont encore inconnues ; toutefois, dit-il, je pense que les plus avantageuses sont de préférence la verroterie, les perles de toute nature, les sonnettes, plats, assiettes, gobelets en fer-blanc, etc. Dans la basse Sangha et dans la N'Goko, les mêmes marchandises ont cours ; les indigènes de ces régions, qui sont en relations commerciales très suivies avec les Afourous, demandent en plus des fusils à silex, de la poudre et des étoffes en paiement de leur ivoire.

Le voyage de M. Gaillard s'étant effectué à l'époque des eaux basses, il croit qu'on peut remonter sans difficultés dans la N'Goko jusqu'au confluent de la Boumba, au 2°03' lat. N., et dans la Sangha jusqu'au village d'Evo, par 3°09' 30" lat. N. En amont d'Evo, commencent les difficultés pour la navigation : rochers épars, bancs de roches à fleur d'eau, barrages, rapides, etc. Le passage le plus difficile à franchir est le rapide de Lipa, en amont du village de ce nom, par 3°20' lat. N. A son rapport est jointe une carte dressée avec soin par M. Husson, capitaine au long cours, avec un relevé des passes suivies par le *Ballay*, contrôlé à la descente pour en constater la scrupuleuse exactitude.

Au-dessus du rapide de Lipa, la Sangha a environ 100 mètres de large, et, dans un coude brusque, elle se trouve resserrée par des montagnes à pic dans une largeur de 80 mètres. De chaque côté des rives, des bancs de roches, à moins de 1 mètre de profondeur, ne permettent pas de profiter des contre-courants pour remonter, de sorte qu'en réalité toute l'eau passe dans un canal d'environ 30 mètres de large en formant une immense crête écumeuse dont le renflement est très visiblement marqué. C'est sur cette ligne de faite qu'il faut se maintenir pour éviter d'être pris dans d'immenses tourbillons en entonnoir. M. Gaillard ne pense pas exagérer en évaluant à 6 nœuds la vitesse du courant. A deux reprises différentes, avec 5 kilog. de pression, le *Bal-*

*lay* ne pouvait remonter le courant et fut ramené au pied du rapide, où la sonde à 30 mètres n'accuse pas de fond. Il a fallu, pour pouvoir passer, augmenter la pression jusqu'à l'extrême limite. Le steamer a mis quarante-cinq minutes pour franchir ce rapide, qui a 300 mètres de long environ. Toutefois, il est probable qu'aux hautes eaux on éprouverait moins de difficultés, parce que l'on pourrait passer le long des rives. Les indigènes passent en tout temps en pirogue, en serrant de très près la rive gauche et en se déhalant sur les branches.

Quant aux villages, dans le cours supérieur de la Sangha, aussi bien que dans le cours inférieur, ils sont presque tous établis sur des îles : ceux qui, par exception, sont construits sur la terre ferme, sont entourés de palissades, d'abattis d'arbres pour se protéger contre les attaques et les surprises des indigènes de l'intérieur. Ces villages sont très nombreux, la population très dense, les plantations importantes, et, par suite, les vivres très abondants. Il y a beaucoup d'ivoire et les indigènes ne connaissent pas la valeur de ce produit qu'ils échangeraient avec satisfaction contre des marchandises européennes de peu de valeur.

Presque tous les chefs ont une ou plusieurs familles de nains, appelés Babingas, qui chassent l'éléphant pour leur compte. M. Gaillard a vu ces Babingas ; ils n'habitent pas les villages : ils campent dans la brousse. D'une taille au-dessous de la moyenne, ils sont trapus et fortement musclés. Très habiles à la chasse, leurs armes se composent de sagaies en forme de harpon ; la longueur du fer varie de 20 à 40 centimètres. Ils portent les cheveux et la barbe incultes sans ornement. Lorsqu'ils ont à se plaindre d'un chef sous la protection duquel ils s'étaient mis, ils disparaissent sans rien dire, et vont recommencer dans une autre région leur vie de chasseurs nomades. Aussi, comme ils sont une source de richesses pour les villages, sont-ils toujours très bien traités.

Au-dessus du poste de la Sangha, M. Gaillard a rencontré les tribus des Bomassa, des Bayanga et des Bondjicola. Ces derniers se distinguent par de longs cheveux tressés ramenés en arrière que portent les hommes aussi bien que les femmes. Ils ont dans toute la rivière une réputation de pillards que M. Gaillard croit méritée. Comme chez les Pahouins du haut Ogôoué, leurs villages sont établis dans les endroits difficiles, de préférence au-dessus des rapides où les pirogues sont obligées de ranger la terre pour passer. Aussi les autres indigènes ne franchissent-ils ces passages qu'à la faveur de la nuit.

D'une manière générale, d'après le rapport de l'explorateur, dans toute la Sangha, les indigènes ont un très grand respect pour les pactes d'amitié conclus par l'échange du sang. M. Gaillard a fait cet échange avec tous les chefs de la région ; il a déclaré libre la navigation de toute la rivière, en assurant que les Français ne permettront pas qu'on y mette des entraves. Il n'a pas eu, dans tout le cours de son voyage, à faire un seul acte de violence ; la patience, la persuasion, la mise en jeu des intérêts commerciaux lui ont suffi pour passer librement partout. Comme conséquence de cette ligne de conduite toute pacifique, la confiance des indigènes est acquise aux Français. C'est ainsi que trois Loangos et un Pahouin, qui avaient été laissés malades dans trois villages différents de l'intérieur par M. Fourneau, ont été ramenés par les chefs à M. Gaillard, lorsqu'ils ont été en état de marcher. Ces hommes ont été rapatriés à Brazzaville par le *Djoué*. Un autre Pahouin de la mission s'était enfui emportant une caisse de perles qu'il était allé offrir au chef de Djoucougobo, à condition que celui-ci l'accueillît dans son village et lui donnât une femme. Le déserteur avait ouvert la caisse et étalé son contenu, qui représentait une valeur considérable pour les indigènes. Le chef fit attacher le voleur, reclouer la caisse sans prendre une perle, et fournit spontanément quatre hommes pour porter la charge et ramener le déserteur. En résumé, la Sangha est une importante voie de pénétration directe avec le Soudan.

---

## ENCORE L'EXPÉDITION CRAMPEL

De nouvelles informations sur le sort de la mission Crampel ont été fournies par un des survivants, Amadi Samba, caporal sénégalais, par un extrait du journal de M. Alfred Nebout, communiqué au *Journal de Rouen*, et par une correspondance de M. le professeur Masqueray, d'Alger, au *Journal des Débats*. Nous les publions, quoiqu'il soit difficile de les mettre d'accord :

Amadi était chargé du service de la correspondance entre les trois sections de la mission : Crampel, Biscarrat et Nebout. Biscarrat, qui se trouvait à quinze jours de marche de Crampel, remit un jour à Amadi un pli pour le chef de l'expédition. Le Sénégalais se mit en route. A huit jours de marche, il rencontra un crouman de Crampel, qui lui dit que le chef avait été assassiné par les indigènes. « J'ai ramassé, » dit-il,